

1.

PREMIÈRE APPARITION D'ÉLIE

C'est une belle description de la vraie Eglise de Dieu sur la terre, que celle que le Seigneur en fait lui-même, lorsque, dans le Cantique des Cantiques, il lui adresse ces paroles : *Ton cou est comme la tour de David, garnie de créneaux et à laquelle sont suspendus mille boucliers et toutes sortes d'armes d'hommes vaillants.*

(Cant.4.4)

Le Seigneur compare ici son Eglise à la forte tour que David avait fait bâtir sur la colline de Sion. L'Eglise de Dieu, en effet, est bâtie sur un rocher, et ce rocher, c'est Christ et son sang. Elle repose sur la puissance de Dieu et sur sa Parole immuable. Le Dieu qui demeure aux siècles des siècles, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, la porte dans la paume de ses mains, et les Portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.

◇

La tour de David était « garnie de créneaux et l'on y voyait suspendus mille boucliers ». Et quand a-t-on jamais vu l'Eglise de Christ privée de défense et dépourvue de boucliers ? Depuis bien des siècles déjà, son ennemi, le Prince de l'abîme, a bandé son arc, décoché contre elle ses traits enflammés ; mais pelle est jusqu'à ce jour restée debout et intacte. Un seul bouclier lui tient lieu de mille, un seul la couvre, reluisant d'un magnifique éclat. Où est la lance qui pourrait le transpercer ? Ce Bouclier s'appelle l'Alpha et l'Oméga. Jamais la rouille ne le détruira.

A la tour de David étaient « suspendues toutes sortes d'armes d'hommes vaillants. » C'étaient, d'une part, les armes d'ennemis vaincus, exposées là publiquement pour perpétuer la mémoire de glorieux triomphes. C'étaient, de l'autre, les armes des héros qui avaient courageusement défendu Sion, précieux monument destiné à enflammer le courage des générations futures. De pareils trophées ornent aussi, aux yeux de l'esprit, la tour vivante de l'Eglise de Dieu. Voyez sur ses créneaux, toutes ces armes brisées ; ce sont les armes de milliers d'ennemis vaincus : ici le glaive terrible de Celui qui est « meurtrier dès le commencement » ([Jean.8.44](#)), là l'aiguillon empoisonné de la Mort, ce « Roi cruel des épouvantements ; » ici les pesantes batteries de la ville aux sept collines, là les lances en pièces et les bannières déchirées d'une multitude de faux prophètes et de séducteurs. D'année en année, l'on voit s'augmenter le nombre de ces débris, et se grossir la troupe des adversaires dépouillés, que traîne à sa suite le Héros qui « triomphe d'eux et les expose publiquement en spectacle. » ([Col.2.14-15](#))

N'oublions pas ensuite les glaives des braves qui combattirent pour Sion, et auxquels, après Dieu dont ils furent les instruments, nous devons la conservation de la lumière spirituelle dont nous jouissons, et le maintien du vrai sanctuaire. La vue de telles armes doit être pour nous, les descendants de ces braves, une source de consolation et de joie, une leçon vivante de zèle et de courage : ici, l'épée d'un Noé, « le prédicateur de la justice, » là celle d'un Moïse, « l'homme de tribulations ; » ici l'armure d'un Daniel, là celle d'un Juda Maccabée ; ici celle de Paul, le « bon soldat de Christ », là celle de Pierre, le rocher de l'Eglise ; ici le casque et la cuirasse d'un Huss, d'un Wicleff, là l'armure brillante de Luther, de Calvin, de Zwingle, tous hommes zélés pour l'honneur de Dieu, tous défenseurs vaillants de la forteresse de Sion.

Mais voyez encore ! Au milieu de ces armes des héros sacrés, il en est une dont l'éclat extraordinaire frappe les regards, une qui a puissamment travaillé pour la gloire et le règne de Dieu, et qui fut dans des jours mauvais pénétrante et acérée autant, et plus même qu'aucune autre. A qui donc est cette arme ? C'est celle d'Élie le Tishbite, de l'homme grand en paroles, en actions et en miracles, « qui sortit comme un feu, dont la parole brûla comme une torche, et qui, par un effet de la grâce, fut si excellent et si glorieux que, lorsqu'un jour le seul grand et glorieux marcha sur la terre, les Juifs dirent : « C'est Élie ! »

La vie d'Élie est une source inépuisable d'encouragement et de rafraîchissement. C'est ce qui nous engage à vous la présenter dans une suite de méditations. Nous accompagnerons cet homme de Dieu dans les rues de la capitale et devant le trône des rois,

dans le désert et la solitude ; nous le suivrons, soit sur le théâtre si agité de sa vie publique, soit dans l'appartement solitaire et le lieu retiré, témoin de ses larmes secrètes ; et nous apprendrons par son exemple comment le Seigneur conduit les siens, et combien sa force peut agir puissamment dans leur infirmité !

Veuille l'Esprit du Seigneur s'associer à nos efforts, et faire que par ces méditations quelques cœurs travaillés soient soulagés, quelques genoux chancelants affermis. Amen !

1 Rois 17.1

17.1 Alors Élie le Tishbite, l'un des Juifs établis à Galaad, dit à Achab : L'Éternel, le Dieu d'Israël, en la présence duquel je me tiens, est vivant, que durant ces années-ci il n'y aura ni rosée, ni pluie, si ce n'est à ma parole.

Ainsi commence l'histoire de notre Prophète ; d'une manière brève et énergique ; nous transportant brusquement au centre même de sa vie ; et dans cette première apparition, nous le montrant déjà tout entier, tel qu'il est au dedans et au dehors.

Cette apparition subite d'Élie dans l'histoire mérite d'être remarquée. Les chapitres qui précèdent nous dévoilent toutes les abominations dans lesquelles Israël était alors plongé. D'affreuses ténèbres spirituelles couvrent le pays. Où que nous jetions les yeux, nous ne rencontrons partout que les hideuses figures des statues de Bahal et d'Astarté. Ce sol sacré est couvert de temples païens et d'autels idolâtres, toutes les collines fument de sacrifices impies, toutes les montagnes retentissent des hurlements et des

blasphèmes des prêtres de mensonge. Le peuple boit l'iniquité comme de l'eau, et, transporté d'une joie forcenée, il s'agite autour des veaux d'or dans d'impures cérémonies. O douleur ! comment la gloire d'Israël s'est-elle ainsi évanouie ! comment la postérité d'Abraham est-elle devenue si méconnaissable ! comment la lumière s'est-elle tellement obscurcie et l'or pur tellement terni ! De tous côtés la nuit, rien que la nuit. Nulle part à travers ces tristes ténèbres la faible lueur de quelque astre consolateur ! C'est alors que l'Écriture nous présente subitement Élie : « Et Élie dit. » Comme un éclair qui fend les nues, comme un tison étincelant lancé par la main de l'Éternel, tel apparaît tout-à-coup Élie au milieu de cette scène ténébreuse ; sans père ni mère, sans généalogie comme Melchisédec. Il apparaît là, seul au milieu de la désolation, seul avec son Dieu sur cette vaste terre, unique principe de vie au milieu de la dissolution universelle, unique levain pour faire lever la masse. Et afin que l'on apprenne bien dès la première vue qui il est, le voilà commençant sa carrière, en quelque sorte comme un dieu, par un acte de foi inouï, fermant au nom de son maître le firmament sur Israël et le transformant en un ciel de fer et d'airain. Dieu soit loué ! Maintenant les ténèbres ne sont plus si profondes, un homme de Dieu y marche et les éclaire : telle la lune se lève dans la nuit et y répand sa lumière.

Arrêtons nous aujourd'hui quelques moments aux paroles que nous avons lues, et dirigeons notre attention d'abord sur le nom de l'homme de Dieu et sur sa position extérieure ; ensuite sur la situation intérieure de son âme, et enfin sur la menace prophétique avec laquelle il apparaît sur la scène.

I

L'homme dont nous allons nous occuper se nomme *Élie*. Lorsque nous rencontrons des hommes de Dieu comme *Élie*, ce n'est point selon nous une vaine subtilité, d'attacher une certaine importance au nom qu'ils portent, et d'en rechercher la signification. Chez le peuple d'Israël, le choix des noms n'était pas laissé à l'arbitraire de l'homme, il dépendait d'une direction spéciale de Dieu, et les cas ne sont pas rares où nous entendons Dieu déclarer expressément : Voici quel sera le nom de l'enfant. Il n'y avait donc pas chez les Hébreux de nom indifférent ; tout nom avait un sens et reposait sur quelque fondement réel. Tantôt c'était une précieuse promesse, un engagement contracté par Dieu même, qui s'y trouvait renfermé ; tantôt c'était un sérieux avertissement, une sainte recommandation, dont on portait continuellement avec soi le mémorial dans le nom même qu'on avait reçu. Quelquefois, le nom devait désigner le caractère et la disposition dominante de la personne, comme le nom d'Abel qui signifie *fragilité, humilité* ; ou bien sa vocation divine, comme le nom de Noé, *consolateur* ; ou le sort de la personne ici bas, comme le nom de Marie, *amertume*. D'autrefois c'était comme un sceau divin, apposé sur une promesse que la personne avait reçue : par exemple, le nom donné au fils de Tharah, Abraham, c'est-à-dire *père de plusieurs peuples* ; ou bien il servait à caractériser la relation particulière qui existait entre l'âme et Dieu, comme le nom d'Hénoch, *consacré*, de David, *bien-aimé*. Il ne faut donc pas s'étonner, qu'en Israël les fidèles envisageassent leur nom comme un objet digne de sérieuses méditations, et eussent coutume de se demander ce que le Seigneur

avait par là voulu leur faire entendre. Leur nom était ainsi pour eux comme un mémorial continuellement présent à leurs yeux, ou comme ces clochettes suspendues aux vêtements du grand prêtre. Leur nom leur rappelait leur maître et sa providence ; ils y puisaient force, consolation, encouragements, instructions. Pour plusieurs, leur nom devenait comme un lien qui les attirait à Dieu. Je n'ignore pas sans doute qu'un homme qui étend ses méditations religieuses jusqu'à ces petits détails, ne peut manquer d'être condamné devant le tribunal de de nos sages, comme un esprit étroit, faible, dénué de sens. Malheureusement, parmi les fidèles eux-mêmes, la foi au Dieu qui compte tous les cheveux de notre tête et qui aime à se montrer grand dans les petites choses est aussi devenue une perle rare, au moins en réalité et dans la pratique. Mais celui qui a conservé dans son cœur cette foi simple et naïve qui ne met point de différence entre grand et petit, qui fait descendre son Dieu dans les moindres détails de sa vie domestique, qui le fait asseoir avec lui sous sa vigne et sous son figuier, un tel homme est certainement bienheureux. Il jouit de beaucoup de paix et de récréation spirituelle en tout temps. Où qu'il aille, où qu'il s'arrête, partout il voit des figures et entend des voix célestes ; les noms, les événements, les pensées subites, même les songes, tout autour de lui est discours de Dieu, bruit de ses pas sur les montagnes. — Le Seigneur son Dieu n'a point honte de s'abaisser jusqu'au niveau de sa faible intelligence, et comme une mère avec son nourrisson, il cherche à se faire comprendre de lui par toutes sortes de sons et de signes.

Notre prophète se nomme Élie, ce qui signifie : *mon Dieu fort*, ou *le Seigneur est ma force*. Beau et grand nom, mes frères, et

◇

Élie en était digne. Il n'était qu'un homme, un homme comme vous et moi, par lui-même rien ; et pourtant la force de Dieu lui appartenait ! Il ne pouvait rien, et des œuvres de toute-puissance sortaient de sa main ! Il gisait dans la poussière comme un ver de terre, et il gouvernait et régnait avec Dieu ! Il avait le pouvoir d'ouvrir et de fermer les cieux, d'ordonner aux morts de vivre, aux vivants de périr, et il exerçait le jugement sur les adversaires de Dieu ! C'était donc avec raison qu'il s'appelait Élie.

Ne confondez pas, mes chers frères, *Dieu est ma force* et *Dieu me fortifie*. Ces deux expressions désignent des états de l'âme qui ne sont nullement les mêmes. Ainsi, autre chose est de dire : Dieu me protège de son bouclier, ou de pouvoir se glorifier, en disant : Dieu est mon bouclier. Quand Dieu me protège de son bouclier, pas un de mes cheveux ne tombera, et le mal qui me menace s'éloignera sans me toucher. Mais lorsque Dieu est mon bouclier, alors j'élève ma tête au milieu même de l'orage, comme si le ciel était serein, je trouve ma joie en Dieu au milieu de l'angoisse ! Pierre, lorsque les fers tombaient de ses mains, que les verrous s'ouvraient devant lui, et qu'il sortait libre de son cachot, Pierre pouvait s'écrier plein d'allégresse : Le bouclier de l'Éternel m'environne ! Etienne, au milieu des coups de pierres et des blessures mortelles que lui portaient ses ennemis, s'écriait, avec son visage d'ange : » Dieu est mon bouclier ! » – Ce n'est pas non plus le même état spirituel qui est désigné par ces deux expressions : *Dieu me console*, et *Dieu est ma consolation*. Lorsque le Seigneur me console, j'ai le cœur gai, léger, plein de joie ; mon âme tressaille d'allégresse, et mon héritage est dans les lieux agréables. Lorsque Dieu est ma consolation, mon âme peut être déchirée, desséchée,

◇

remplie de troubles, mais je ne désespère point : je m'élève par dessus mon propre cœur, je marche sur les flots agités et suis tranquille ; mais intérieurement, je ne sens rien, je ne goûte rien ; la foi nue à mon Dieu, qui s'est lié avec moi par serment, voilà tout ce que je possède. — Il en est encore de même de ces deux expressions : *Dieu me donne sa paix*, et *Dieu est ma paix*. Lorsque Dieu me donne sa paix, les flots orgueilleux s'apaisent au dedans de moi ; l'orage se dissipe, les éclairs s'évanouissent, un murmure doux, comme celui d'Horeb, se fait entendre à mon âme, et des parfums exquis sont répandus sur moi. Mais lorsque les éclairs brillent encore, que la foudre gronde, que la conscience est dans le trouble, que la chair est en révolte, que les pensées s'accusent réciproquement, et que les traits enflammés du malin passent en sifflant près de mon âme effrayée : je souffre, et toutefois je reste ferme : je suis inquiet, et toutefois je ne désespère point. M'élevant au dessus de ce tumulte, dans le char glorieux de la foi, j'embrasse avec ardeur les blessures de mon Seigneur glorifié, je me réfugie dans cette pensée que son nom est *Dieu Amen!* et qu'il garde son alliance jusqu'en mille générations, j'entre avec ma pauvre nacelle, battue des flots, dans la baie tranquille de la foi, et là, je jette l'ancre dans le sein de la grâce libre de mon Dieu, au pied des rochers inébranlables de ses promesses : alors le Seigneur est ma paix.

Telle est aussi la différence qui se trouve entre ces expressions : Dieu me fortifie, et Dieu *est* ma force. Lorsque Dieu me fortifie, je suis quelque chose par sa grâce, je ressens en moi une force divine par laquelle je puis quelque chose ; je me sens armé de toutes pièces, revêtu de l'esprit de joie et de courage : je me ris des

remparts et des murailles ; le chemin s'ouvre large devant moi ; je marche en avant, et je ne crains rien. Mais quand je ne suis rien, quand je ne trouve rien en moi qu'infirmi t , néant, crainte et tremblement à l'aspect du péril qui m'environne et des montagnes énormes qui s'élèvent en face de moi, et que cependant je m'avance hardiment, espérant contre toute raison, tout sentiment intérieur, toute espérance, par une foi nue en Celui qui est toujours près de moi, qui veut combattre avec moi, et pour qui c'est un rien que d'apaiser d'un mot les flots de la mer et d'aplanir les montagnes ; quand, dis-je, je marche ainsi avec foi par dessus les flots de l'épouvante, ferme dans la faiblesse, vaillant dans le découragement, alors, je puis me glorifier, en disant : Dieu *est* ma force, et mes pieds reposent sur un rocher. Oh ! quel miracle, que la foi qui saisit ainsi la Toute-Puissance, qui réunit, pour ainsi dire, en une seule et même personne, Dieu et un pauvre vermisseau, et met le sceptre du Tout-Puissant entre les mains de l'enfant à la mamelle !